

## Le rêveur et le constructeur

Yves Préfontaine

Volume 6, numéro 5 (35), septembre–octobre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59941ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Préfontaine, Y. (1964). Le rêveur et le constructeur. *Liberté*, 6(5), 370–374.

## Le rêveur et le constructeur

— I —

Nous étions là, quelques-uns, dans ce qu'on pourrait appeler "la maison des fêtes" de Manicouagan 5, ce coin perdu (pour les pâles citadins que nous sommes) au nord de Baie Comeau, où se construit nuit et jour un aspect du Québec d'aujourd'hui, ce coin, cette termitière plutôt, où les fêtes, justement, semblent rares, où chaque heure du jour et de la nuit est consacrée au dieu du Travail, au dieu de l'Avenir. (Tout le monde sait que l'avenir est au béton, à l'acier, aux atomes harnachés, et souhaitons-le, à un approfondissement de l'Humain. Il y aura des légendes du côté des étoiles où de nouveaux Magellan se perdront...)

Nous étions là, écrivains bourgeois de Montréal imaginant souvent une révolution quelque part entre un subjonctif présent et un complément d'objet... (C'est un progrès, malgré tout, sur nos ancêtres qui vivaient dans une sorte de participe passé communautaire, en ne participant, au fond, qu'à une incessante fête des morts...) La nuit était tombée. Nous étions reçus par le directeur du projet, monsieur Serge Godbout, un bâtisseur québécois aux yeux d'épervier, un homme. A la fin du dîner, monsieur Godbout n'a pas fait le ronflant discours de circonstance. C'est un bâtisseur de barrages, un ingénieur pétri de précision, habitué aux décisions rapides et sans appel. On ne bâtit pas des barrages comme on joue aux échecs. Car c'est la rivière ou le fleuve, alors, qui vous ferait le coup du Berger...

Quelques mots pour nous souhaiter la bienvenue, et monsieur Godbout a conclu : "Il faut être des poètes pour construire un barrage comme celui de Manic 5."

Je ne crois pas que le directeur du projet ait énoncé cette phrase frappante pour nous flatter. Mais en disant cela, il ne se doutait peut-être pas de la profonde impression que cette parole pouvait provoquer en nous.

Par les baies vitrées de la maison dominant la vallée sombre de la Manicouagan, on pouvait voir briller les lumières des baraques, de l'usine à béton, de cette ville factice construite en fonction de l'Oeuvre, mais surtout les projecteurs qui donnent une invraisemblable dimension au barrage prodigieux bouchant l'horizon.

Une termitière de travail, d'intelligence, de dureté. Il y a 3000 hommes à Manicouagan, et presque pas de femmes. Aussi, la taverne est-elle grande comme une cathédrale, grande et triste. Mais la vraie cathédrale, celle qui donne un sens quasi religieux à cette oeuvre franco-québécoise, c'est le barrage.

Véritablement, il faut être des poètes pour bâtir des monuments techniques comme celui-ci, l'un des plus considérables du monde, en un lieu sévère, hostile, et par là, d'une beauté barbare. (Un camarade disait, mi-figue, mi-raisin : "Que de roc, que de roc !") Demain, ces poètes-là bâtiront des centrales atomiques quelque part sur une baie de l'Ungava ou dans un Labrador redevenu québécois, ce qu'il est par définition géographique. Les orangers fleuriront peut-être dans nos déserts du Nord . . .

Il n'y a pas si longtemps, nous n'étions que désordre et murmures de survie. Aujourd'hui, nous commençons de nommer les choses d'aujourd'hui et de demain. Nous commençons de *construire*. Il faut des rêveurs pour imaginer l'oeuvre future des constructeurs. Manicouagan n'est pas qu'un symbole, une vigne dressée à la frontière des possibilités québécoises, mais comme réalité technologique, c'est une oeuvre immense, déjà dépassée puisqu'humaine. Mais une oeuvre, un poème dont nous avons un urgent besoin.

(Certes, aucune société humaine ne peut réaliser le parfait projet qu'elle se fait d'elle-même, le projet idéal de ses rêveurs et de ses constructeurs. Il suffit que ses poètes, ses bâtisseurs aient quelquefois le dernier mot pour qu'elle se survive à elle-même.)

- II -

Comme écrivain, je veux simplement dire une chose simple... A Manicouagan 5, j'ai appris à aimer des Québécois qui ne sont pas que des rêveurs. Ça n'a l'air de rien. C'est important. Nous ne savons pas nous aimer. Nous n'avons pas appris à nous aimer vraiment. Maintenant, il y a quelque chose de nouveau. C'est d'abord ça, la révolution (avec ou sans "r" majuscule, peu importe.) Nous avons peur de nous aimer, et donc de nous unir, de respirer au même rythme quel que soit notre rôle d'intérêt, de vie. Nous sommes une communauté humaine où l'amour, le vrai, le chaleureux, est encore suspect. Si je dis à monsieur Godbout: "je vous aime dans et pour ce que vous faites," sans doute passerai-je pour un jeune homme aux moeurs douteuses, une "pédale" d'un type spécial... A l'âge atomique, nous avons précieusement conservé la quintessence de l'enseignement de Port-Royal: la peur de l'humanité globale, la peur d'aimer, même si elle se donne l'intelligence stupéfiante de Pascal, n'en est pas moins une aberration. Et l'amour, c'est une façon de *regarder* le Vivant, une femme, une amitié, une équation, une oeuvre, un métier, un barrage.

Nous vivons en cellules, chacun dans sa prison morale, chacun dans la geôle de son métier, de son petit milieu: écrivains d'un côté, ingénieurs de l'autre, avocats, professeurs, chacun dans son désert professionnel. Les "Etats généraux" du Canada français, du Québec français, tel que je les conçois, j'en ai vu une manifestation très parcellaire à Manic 5. Quelques écrivains de "Liberté" rencontrent des ingénieurs, des agents de relations extérieures, des ouvriers de l'Hydro-Québec. Un dialogue s'amorce. Pas celui de "Cité Libre". Pas un dialogue de sourds et muets, un soliloque plus "sociologicard" que sociologique de grands-bourgeois-catholiques-de-gauche. Non. Pas de vasage. Des Québécois rencontrent d'autres Québécois. On nous initie à des techniques. On parle quelque peu politique, mais à partir d'oeuvres et de problèmes concrets. Ça n'arrive pas tous les jours.

Il faut que ça continue.

## — III —

Entre Manic. 5 et un poème qui met un nom sur ce que nous sommes, Québécois des forêts, des terres vierges, des villes en hauteur et des futures centrales atomiques, je ne vois pas de différence. Seul, le matériau de travail diffère. Les uns utilisent le béton, les autres le langage, d'autres encore les institutions politiques. Dans le même but : *faire* la communauté québécoise. Etymologiquement, le poète, c'est *celui qui fait*, rien d'autre. Il peut arriver que le béton dure plus longtemps que la substance du poème "littéraire", que sa signification synchronique. Peu importe, ce qui compte, c'est l'oeuvre collective qui n'est que la somme ordonnée d'oeuvres individuelles. La société normale (que nous ne sommes pas encore) n'est pas autre chose.

Nous commençons à peine de nous éloigner de tous ces traits morbides qui faisaient de nous une aberration sociologique. Quand nous serons de grandes personnes, sorties de nos névroses infantiles, nous pourrons parler aux grandes personnes du monde entier, y compris les éventuels autochtones de la constellation d'Orion...

## — IV —

C'est à Manicouagan, dans ce quasi désert, à quelques centaines de milles de la taïga québécoise que j'ai senti le mieux la nécessité d'aimer en nous, non plus un rêve mais une possibilité concrète, mathématique. Dans cet événement qui prend à mes yeux une valeur à la fois individuelle et collective, je vois toute la différence qu'il y a entre aimer une femme et aimer l'idée qu'on s'en fait...

— V —

Nous sommes un immense projet.

A nous de répondre au rêve que nous faisons de nous-mêmes,  
à l'appel que nous lançons de nos forces.

A nous de participer au mariage que nous souhaitons entre  
le Rêveur et le Constructeur.

A nous de faire en sorte que l'homme d'ici ne meure pas  
d'une conscience trop confortable de lui-même.

A nous d'apprendre que l'humanité cacochyme et infirme  
est le seul horizon qu'il nous est donné d'élargir puisque les dieux  
se taisent avec respect devant le Prométhée maladroit qui conti-  
nue plus que jamais de leur voler le feu sacré.

*Yves PREFONTAINE*